



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 16 | 29.04.2018

**Une lettre personnelle
à 170'000 exemplaires**

**«Le nom d'Érasme
ne périra jamais»**

La question sociale resurgit

Les médias en mode «guerre»

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Le sujet du *Bruit du temps* de cette semaine pourrait vous surprendre. L'affaire d'intérêt apparemment local que je traite (sur un mode humoristique) est intéressante à plus d'un titre. Les habitants de mon canton du Valais, en Suisse, ont tous reçu par la poste une missive sous forme de livre adressée par un homme d'affaires haut en couleurs, l'illustre Christian Constantin. Son

but déclaré est de faire triompher dans les urnes une cause qui est loin de faire l'unanimité.

La démarche, mais également le contenu de la missive, illustrent une mentalité et une vie politique qui ne sont possibles qu'en Suisse, et plus précisément en Valais. Nous sommes très heureux que de telles exceptions, même navrantes à l'occasion, existent

Bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

PHOTO BIOGRAPHIE



Choc de civilisations. Trinity Library, Dublin, 18.6.2015.

Parmi les bustes polis et nus des penseurs, des poètes et des savants, une tignasse violette s'était installée. Elle lisait avec passion, les jambes en tailleur sur un banc. J'ai songé: depuis combien de siècles les potaches se succèdent-ils ici, mal assis, mal coiffés, pour somnoler sur un livre important ou se passionner pour un roman à quatre sous? Les temps changent, l'humanité reste.
(SD)

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

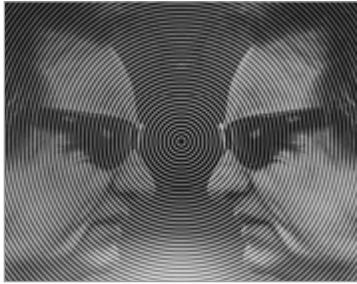
Christian Constantin voulait me dire...

LE PLUS GROS TIRAGE DE L'ÉDITION SUISSE (170'000 EX.) VIENT DE PARAÎTRE. C'EST UN LIVRE ÉCRIT, FINANCÉ ET DIFFUSÉ PAR L'ENTREPRENEUR CHRISTIAN CONSTANTIN EN FAVEUR DE LA CANDIDATURE DE SION POUR LES JEUX OLYMPIQUES D'HIVER 2026. C'EST AUSSI, ET SURTOUT, LE PORTRAIT D'UN MILIEU ET D'UNE CULTURE UNIQUES EN SUISSE. ET MÊME DANS TOUT LE MONDE DÉVELOPPÉ.

Christian Constantin m'a écrit. Personnellement. Il a fait déposer dans ma boîte aux lettres une missive sous la forme d'un petit livre de 64 pages au format poche. «Je voulais vous dire», commence-t-il — c'est d'ailleurs son titre —, mais sa formule de politesse ne tient pas la distance. A la page 55, il finit par me tutoyer:

«Tu vois, je voulais te dire — tiens voilà que je te tutoies (*sic*), c'est une habitude chez moi, je ne suis pas valaisan pour rien...»

Non, il n'est pas valaisan pour rien, le CC! Il a peut-être même rajouté cette grossière faute d'accord par pure valaisannerie. Pour faire plus proche de moi. Plus intime encore. Pour que ça fasse griffonné sur un coin de nappe et envoyé à la diable, sans relecture. Bref, pour me faire oublier que je ne suis qu'un des 170'000 destinataires de son tous-ménages destiné à «vendre» aux Valaisans le projet des Jeux olympiques d'Hiver 2026 dont il est le principal promoteur et probablement aussi le principal bénéficiaire putatif.



J'admire cet homme. Pour son audace. Sa vitalité. Sa roublardise. Malgré mon admiration, je l'étudie aussi. En tant qu'archétype de cette *valaisannerie* qu'il incarne si pittoresquement et qu'il revendique du reste à tout bout de champ. On se demande parfois s'il ne force pas son

accent martignerain et la teinte afro-kitsch de ses costumes comme M. Blocher fait le bossu en public à la manière des paysans de la Suisse primitive, mais se tient droit comme un jockey lorsqu'il dîne avec son épouse dans

la bonne société zurichoise.

CC n'est pas qu'une autoparodie de Valaisan. Il est aussi un flibustier des affaires. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le plus fréquent de ses sobriquets. Il ne semble pas le déranger. Patron du FC Sion, il semble briller davantage dans l'achat-vente de jeunes mollets que dans la conquête des titres. Architecte, il a contribué de manière déterminante à débarrasser la vallée du Rhône de ses derniers restants d'harmonie et de rusticité. «Entre l'odeur du béton

et celle des vestiaires, je suis un entrepreneur, un bâtisseur, un sportif»: ainsi se décrit-il lui-même au dos de son livre. Guère de place pour l'odeur de l'herbe, des vaches et des vents frais des glaciers qui ont jadis valu à son canton une image *premium* de paradis sur terre.

La valaisannerie de CC ne s'abreuve pas à ces sources-là. Elle puise dans des citernes à la fois plus archaïques et plus récentes.

Plus récentes, celles des Maquereaux des Hautes Cimes fustigés par Maurice Chappaz.

Plus archaïque, plus revendiquée aussi, la tradition d'*anarchisme-roublard-au-grand-cœur*, un peu filou, un peu poète, dont l'immortel faux-monnayeur Farinet est resté l'emblème. A ce détail près que Farinet distribuait son or à ses maîtresses et aux nécessiteux. Nous ne savons si CC fait de même: que ta gauche ignore ce que fait ta droite, comme dit l'Évangile. Mais nous voyons qu'il exploite le modèle à fond.

Qui d'autre réussit, chaque année, à rassembler tout ce que le Valais et la Suisse compte d'huiles pour payer 200 francs la choucroute du FC Sion? Est-ce pour le club qu'ils viennent, ces 7000 fans? Évidemment que non. Est-ce pour la choucroute? Encore moins. C'est pour CC et lui seul, pour sa tignasse improbable, son complet rouge, ses pitreries avec motos et poulettes sur scène, sa mégalomanie. Et puis peut-être un peu, aussi, pour le malin plaisir de voir jusqu'où il arrivera à persuader les personnalités du cru de se ridiculiser dans

des sketches de potache écrits pour sa seule gloire...

Où ailleurs, d'ici jusqu'en Centrafrique et au Kazakhstan, pratique-t-on le business à la manière de CC? Dans ce pays si méticuleusement normé qu'est la Suisse, qui peut encore proclamer des chantiers pharaoniques sans budget, sans études d'impact et de faisabilité, sans autre boussole que sa propre fantaisie? Où plante-t-on — fût-ce en tant que purs concepts — des centres commerciaux ou des hôtels rutilants dans des lieux sans accès, sans infrastructures, sans sécurité, sinon dans les pays du Deuxième ou du Tiers-Monde... et en Valais. Dans le Valais de CC!

En entendant son avion Piaggio irritant comme une mobylette passer au-dessus de ma tête quand je me promène au bord du Rhône, je repense souvent à ce coup de maître que fut son projet de superstade valaisan prévu dans ses vergers de Riddes. Aussitôt l'on convoqua une assemblée primaire extraordinaire pour dézoner les terrains. Car que ne ferait le peuple valaisan pour la promotion du foot? Une fois que le mètre carré fut déclaré constructible et son prix démultiplié en conséquence, une fois que l'attention du pays entier fut attirée sur ces pommerais oubliées en marge de l'autoroute, CC put enfin se lancer... dans la spéculation! Il n'envisagea même pas de construire son stade, mais revendit les terres dézonées à Ikea avec une plus-value dont lui seul

et Dieu (ou l'administration fiscale) connaissent le montant.

Christian Constantin illustre mieux son nom que son prénom. Si ses procédés ne sont pas toujours chrétiens, ils sont indiscutablement impériaux. Le dernier en date a consisté à mander à tous ses sujets (car en Valais, l'État, c'est *lui*) une bulle — spéculative? — les enjoignant de voter OUI à ses Jeux. Pour l'écrire, il s'est adjoint la «complicité» — et non l'«assistance» ou la «collaboration», termes trop plats et précis: on reste filou et baratinier jusque dans le détail — de l'élégant et talentueux Philippe Dubath. La *complicité*, entre affairistes et poètes, peut mener loin. Elle confère à ce petit livre un véritable souffle lyrique, pour ne pas dire épique.

Voter NON aux Jeux de CC n'est même pas envisageable. En tout cas pas avec de bonnes raisons:

«Bien sûr, on peut dire non aux Jeux olympiques, on peut dire qu'on n'en veut pas, sans trop savoir pourquoi...» (p. 25)

De fait, ceux qui n'ont pas acheté la fiole du bonimenteur ne savent jamais trop pourquoi ils l'ont refusée, sinon que son sourire mièvre ou le rose de sa cravate ne leur revenait pas. Mais ce n'est pas à ceux-là que CC s'adresse, sinon pour les complexer un peu. Parce que lui, l'évangéliste, n'a que mépris pour les tièdes. Lui,

c'est un ardent local-patriote, qui emmène ses amis en hélicoptère pour qu'ils prennent conscience «*de la grandeur, de la majesté, de la simplicité à la fois accessible et lunaire des joyaux du Valais*» (p. 11). (Des joyaux, diraient les mauvaises langues, qui seront bien plus accessibles mais bien moins majestueux — et surtout moins simples — une fois que le béton et les vestiaires de CC seront passés par là.)

Car CC se dévoue pour son pays, il se dévêt même, pour nous, jusqu'aux poils de poitrine: «Ce pays est mon pays», clame-t-il, la main sur le cœur, dans sa lettre d'amour, «je ne pourrais pas lui faire le moindre mal» (p. 17).

C'est sans doute pourquoi il l'a fait composer chez l'Aire à Vevey, au canton de Vaud, et imprimer «en Europe» (p. 63), c'est-à-dire en Pologne, en Bulgarie ou en Espagne, probablement, pour quelques centimes de moins à l'unité.

En bonne valaisannerie, le patriotisme consiste à aimer son pays, mais encore plus ses affaires. Quitte à délaisser le pays un tout petit peu. Ce n'est pas tous les jours que les imprimeurs valaisans reçoivent des commandes de lettres intimes à 170'000 exemplaires.



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

«Le nom d'Érasme ne périra jamais»

IL EST IMPOSSIBLE DE PARLER DE THOMAS MORE SANS ÉVOQUER SON COMPARSE ET COMPÈRE ÉRASME DE ROTTERDAM. SI SON SEUL *ÉLOGE DE LA FOLIE* LUI VALUT LA POSTÉRITÉ, SON ŒUVRE EST IMMENSE ET SEULE UNE ÉDITION CHOISIE, DOCUMENTÉE ET COMMENTÉE PERMET D'EN SAISIR L'IMPORTANCE ET LA PORTÉE.

Humaniste hollandais d'expression latine, Érasme est né à Gouda, près de Rotterdam, en 1467 (ou 1466 ou 1469...), d'un père prêtre – il est donc un «bâtard» – ce qui pesa lourdement sur sa destinée. Ses parents meurent alors qu'il a douze ans. Adolescent, il doit entrer au couvent de Stein. Il y contracte la détestation de la vie monastique, contraire selon lui à la vraie piété. Il dévore les auteurs latins. Ordonné prêtre en 1492, il est autorisé en 1495 à aller étudier à Paris. Les cours des scotistes[1] le dégoûtent. En 1499, invité par son élève le comte de Mountjoy, il séjourne en Angleterre durant l'été et l'automne et y fait la connaissance de Thomas More, avec qui il devient ami, et de l'homme d'Église John Colet, à qui l'on doit la citation que j'ai reprise comme titre de cette chronique, tirée dans une lettre qu'il adressa à Érasme. Il voyage en Italie, revient régulièrement en Angleterre, avant de s'installer à Bâle en 1521. Conseiller de Charles Quint en 1516, il refusera par la suite toutes les invitations de François Ier à venir en France et à devenir son conseiller. Il meurt en 1536, à 69 ans. En 1559, toutes ses œuvres furent interdites.

C'est en 1509, lors d'un voyage à

cheval durant l'été de Rome vers la Suisse qu'il compose dans sa tête *L'Éloge de la Folie*. En fin d'année, hôte de Thomas More à Londres, il rédige le livre en quelques jours, livre qu'il dédie à More: *Encomium Moriae*, le titre original en latin, est un jeu de mot en forme de clin d'œil à More, et dans sa préface, Érasme enfonce le clou en soulignant à quel point More est étranger à la *Moria* (folie, en grec). Dans ce livre où l'ironie est présente à toutes les pages, c'est la Folie, le narrateur, qui parle à la première personne. Il y dénonce les travers de la société de son époque avec un talent et un humour rares.

Mais Érasme fut bien plus que l'auteur de *L'Éloge de la Folie*: l'édition publiée en 2009 par Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin et Daniel Ménager dans la collection «Bouquins» présente un choix important de ses œuvres[2], le tout accompagné d'un appareil critique de première qualité, avec une longue préface, une chronologie, un dictionnaire et des introductions avant chaque œuvre: *L'Éloge de la Folie*, bien sûr, mais aussi un choix des *Adages*, des *Colloques*, de différents essais et de sa correspondance. Le tout permet de comprendre qui était Érasme, mais surtout quels furent

ses combats. Militant de la paix et pacifiste, il a été l'ennemi du pape guerrier Jules II et s'est opposé à la «guerre contre les Turcs». S'il ne fera pas de concessions sur les principes, il en fera toutefois sur les modalités pratiques. Dans *La complainte de la paix* (1517), il ne ménage ni les princes, ni les prélats fauteurs de guerre, mettant à nu leurs mobiles cachés: colère, sottise, ambition, folie de la gloire, avidité, etc. On y retrouve, mais avec plus d'émotion, l'ironie de *L'Éloge de la Folie*, et Érasme utilise le même principe littéraire, la paix étant le narrateur. Mais dans *Faut-il ou non faire la guerre aux Turcs?*, rédigé après la victoire des Turcs dans la plaine hongroise, à la bataille de Mohacs en 1527, qui devait les mener jusqu'aux portes de Vienne, Érasme accepte la

guerre comme *ultima ratio*: «[...] il ne faut jamais entreprendre de guerre, à moins que l'échec de toutes les autres tentatives l'ait rendu inévitable: la raison en est que la guerre est une chose si pernicieuse dans sa nature propre que, même sous la conduite du plus juste des princes, et avec les motifs les plus justes, elle engendre généralement plus de maux que de bienfaits, à cause de la perversité des soldats et des chefs.» Il s'agit donc

uniquement de guerre défensive, et toute guerre ayant d'autres buts est proscrite: «[...] si c'est l'appétit de domination, l'ambition, un ressentiment personnel, le désir de vengeance, qui ont pu inspirer le conflit, il est manifeste qu'il s'agit alors d'un acte de banditisme, et non d'une guerre.» Il s'oppose frontalement à Luther, pour qui il est sacrilège de s'opposer aux Turcs, «[...] pour cette raison que Dieu se sert d'eux pour châtier les siens de leurs méfaits».

Cette opposition à Luther, alors qu'il est lui-même très critique envers l'Église catholique, ses doctrines et ses dérives, est une des lignes directrices de ses écrits. Le malentendu sur le christianisme érasmien ne s'est jamais totalement dissipé, en raison de la position «neutre» d'Érasme.

Re f u s a n t d e

prendre parti en faveur des thèses de Luther, ce dernier le traitera d'hérétique: «Érasme [...] bafoue la religion et se moque du christianisme» écrivit Luther après la publication du Colloque d'Érasme *L'Épicurien*. *Le libre arbitre*, qu'Érasme publie en 1524, signe l'échec de l'impossible dialogue entre Érasme et Luther. Il marque la rupture entre, d'un côté le mouvement évangélique luthérien en plein essor et, de l'autre,



les divers courants de l'humanisme catholique dont Érasme est le représentant le plus influent: si les deux courants sont également désireux de promouvoir un renouveau chrétien, les divergences sont trop fortes.

Les *Adages* sont des commentaires des proverbes: Érasme en rédigea plus de 4'000; quant aux *Colloques*, ce sont des dialogues où l'on retrouve tout l'humour, toute l'ironie d'Érasme, et qui lui valurent les foudres des théologiens: voir ainsi l'exégète de la Bible se complaire dans des «fantaisies» aussi peu sérieuses, dans ces temps de guerre et de «fin du monde», ne peut que leur déplaire. C'est à une véritable Comédie humaine que nous invite à assister Érasme, dans laquelle se côtoient tous les types moraux et sociaux déjà évoqués dans *L'Éloge de la Folie*. Mais avec quelle verve et quel talent!

Mais ce n'est pas tout: la correspondance d'Érasme comporte plus de 3'000 lettres, souvent très longues, qu'il récrit pour en faire de vrais petits essais pour leur publication: à partir de 1515, des volumes de sa correspondance commencèrent à être publiés. Ce genre littéraire vient de loin, avec Cicéron et Pline chez les Anciens. À la Renaissance, le genre épistolaire se dote de règles. Érasme lui-même rédigea en 1522 un traité sur l'art épistolaire, *De conscriben-*

dis epistolis, dans lequel le principe de l'adaptation le guide: «*Traitant de hautes questions, qu'elle [la lettre] soit très grave; de sujets moyens, harmonieuse, de sujets terre à terre, correcte et plaisante; que dans le badinage, elle charme par son piquant et sa grâce, dans l'éloge par son éclat [...] ; dans le récit, claire et faisant tableau; pour demander, discrète; pour recommander, empressée; dans les circonstances heureuses, complimenteuse; dans le malheur, sérieuse.*»

Cette édition reflète excellemment bien le fait qu'Érasme pratiqua la plupart des genres et sous-genres littéraires et mit à contribution toutes les ressources de la rhétorique. À une unité stylistique s'ajoute une unité thématique, révélant une mise en question du monde comme il va et l'affirmation d'une pensée chrétienne originale. Et qui est d'une grande actualité. John Colet avait raison: le nom d'Érasme ne périra jamais!

~~~~~  
NOTES

Le théologien et philosophe écossais Jean Duns Scot (ca. 1266-1308) est à l'origine d'une doctrine opposée au thomisme, dont la stérile obscurité révoltait Érasme. Mais évidemment très limité eu égard à l'édition des œuvres complètes en cinquante (!) volumes, engagée à Amsterdam en 1969.



ENFUMAGES par Eric Werner

## La question sociale, une résurgence

**L**A MONDIALISATION NÉOLIBÉRALE NOUS PROMET L'INGÉNIERIE SOCIALE PLUS LE TOUT-NUMÉRIQUE. ON SE RÉJOUIT D'AVANCE DU RÉSULTAT.

On oppose volontiers la «question sociale» aux «questions sociétales»: la première au singulier, les secondes au pluriel. D'un côté tout ce qui touche aux conditions de vie des salariés, à la sécurité sociale, aux services publics, etc., de l'autre les thématiques peu ou prou liées au sexe («droits de la femme», «mariage pour tous», GPA, etc.), dans une moindre mesure à l'immigration (les «discriminations»).

Il est de fait, par ailleurs, que les questions sociétales monopolisent aujourd'hui de plus en plus l'attention, reléguant ainsi à l'arrière-plan la question sociale, alors même, comme on le sait, que la situation dans ce domaine n'a cessé de se dégrader au cours des dernières décennies: précarisation, chômage de masse, souffrance au travail, etc. On pourrait y voir un paradoxe, mais ce paradoxe n'est qu'apparent. Combattre le harcèlement de rue est, certes, en soi très méritoire, mais les solutions au problème sont relativement simples. Moyennant quelques lois et un renforcement, il est vrai sensible, de la répression policière, on obtient assez vite de bons résultats. Il en va différemment dans le domaine social. Là, en effet, c'est plus compliqué. Le chômage de masse, comment y remédier? La souffrance au travail, qu'y faire? Les respon-

sables se creusent la tête, mais n'ont encore rien trouvé.

D'autres font plus simple encore, ils retournent le problème. Si les gens souffrent, disent-ils, c'est que le «changement» est en marche. C'est donc très bien qu'ils souffrent. Le meilleur remède encore aux maux qu'engendre le changement est le changement lui-même. Accélérons donc encore les choses. Faisons le forcing. C'est la ligne néolibérale. Beaucoup de gens, aujourd'hui, sont sur cette ligne. Quant aux autres, à ceux qui se rebiffent, on les traite de «réactionnaires», de «passésistes», etc.

La gauche elle-même, plusieurs auteurs l'ont relevé (Christopher Lasch, Jean-Claude Michéa), s'est aujourd'hui détournée de la question sociale pour se repositionner sur le terrain des luttes sociétales, le seul, désormais, qui l'intéresse. Chacun voit bien qu'aujourd'hui, en matière sociale, la gauche défend les mêmes positions que la droite. C'est très exactement bonnet blanc, blanc bonnet. Partout aujourd'hui, en Europe, on privatise à tour de bras: les trains, la poste, le téléphone, de plus en plus également maintenant les hôpitaux, etc. Ce n'est pas davantage un programme de droite que de gauche. C'est le programme commun de la gauche et de la droite.

Seule l'extrême gauche (ou ce qu'il en reste) fait encore bande à part.

Les classes populaires n'ont pas manqué d'en tirer les conséquences. Elles ne votent plus aujourd'hui majoritairement à gauche, mais soit s'abs-tiennent, soit votent pour les partis à la droite de la droite (non, d'ailleurs, parce que ces derniers s'intéresse-raient particulièrement à la question sociale, ils ne s'y intéressent pas plus que les partis de gauche, mais parce qu'ils témoignent d'une certaine fermeté sur la question migratoire). On pourrait s'en désoler, mais les adeptes du changement trouvent au contraire tout cela très bien. Cela équivalait en effet à neutraliser le vote populaire. Ils pourront ainsi œuvrer tranquillement à l'édification de la société de leur rêve, rêve articulé sur un schéma «mélangeant sciences dures et sociales car rien ne sortira du progrès si seule la technologie décide» (*sic*) [1]. Je cite ici un article du *Temps*, le quotidien suisse des affaires. Il faut lire cet article, car il montre bien vers quoi aujourd'hui on s'oriente: vers quoi de réellement monstrueux, en fait. Lénine nous avait donné les Soviets plus l'électricité. On sait sur quoi cela a débouché. La mondialisation néolibérale, elle, nous donne l'ingénierie sociale plus le tout-numérique. On se réjouit d'avance du résultat.

Bref, la question sociale, on l'avait presque oubliée. Elle était morte et enterrée. Les gens souffraient, ça, évidemment, on le savait. Mais bon, c'est la vie. Lorsqu'on vit, on ne peut pas ne pas ne pas souffrir un peu:

juste un peu. Alors un peu plus, un peu moins... Il y avait aussi cette phrase de Mme Thatcher: *There's no such thing as society*. La société n'existe pas, laissons donc les choses se faire. Oui, la main invisible du marché. Privatisons donc, déréglementons, etc. Occupons-nous aussi de choses qui en valent la peine: du harcèlement de rue, par exemple. C'est ce que tout le monde disait.

Sauf que la question sociale vient de se rappeler à notre bon souvenir. *Hello, je suis là, j'existe. Désolé de vous déranger. Rassurez-vous d'ailleurs, ce n'est que pour un moment. Je sais en plus me montrer discrète. Mais bon, je suis là. Si je peux vous être de quelque utilité, ne vous gênez pas. Je suis à votre disposition.* Etc. Je fais bien sûr référence à ce qui se passe à l'heure actuelle en France. Je ne saurais dire si les cheminots français ont raison ou tort dans leurs revendications. Ils ont probablement raison, mais je ne m'en occupe pas. C'est un autre débat. Une chose, en revanche, est sûre, c'est que depuis un certain temps au moins, grâce à eux, on a cessé en France (et dans une certaine mesure aussi ailleurs) de parler du scandale Weinstein. La question sociale a été remise en cœur du débat politique.

En passant, on pourrait faire une observation. Si, quand on aborde la question sociale, on peut aisément faire abstraction des questions sociétales, l'inverse, en revanche, n'est pas forcément vrai. On voit mal, par exemple, comment on pourrait aujourd'hui améliorer la situation

des femmes dans la société sans s'occuper en même temps de celle des hommes. C'est l'un des points aveugles de l'idéologie féministe. Non le seul, il est vrai, mais sans doute le plus important. A force de se focaliser sur les questions d'égalité, les idéologues féministes en oublient tout le reste: en particulier l'ensemble des questions liées aux conditions de travail, à la souffrance au travail, au stress, etc. Ces questions-là sont au moins aussi importantes que la précédente. En fait bien davantage. Or les idéologues féministes ne les abordent pour ainsi dire jamais. Il serait intéressant de se demander pourquoi. On se tromperait, bien sûr, en disant que l'idéologie féministe fonctionnerait aujourd'hui comme dérivatif, et qu'à ce titre, si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. Évidemment non.

Nul ne sait sur quoi cette grève à la SNCF va ou non déboucher. C'est très clairement une grève d'un autre âge, d'un autre temps. Stendhal écrit dans *Le Rouge et le Noir* que «la politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert». N'ayons garde, bien évidemment, de réduire les questions sociétales à de simples «intérêts d'imagination». Restons respectueux. Mais il est vrai que cette grève ressemble un peu à un coup

de pistolet. C'est très inesthétique. On se laissait bercer par la musique sociétale, et là, subitement, clac, on se réveille. On a de bonnes raisons de penser que le concert va se poursuivre. Mais on n'en est pas complètement sûr. Une étudiante de Tolbiac disait l'autre jour à la radio [2]: si la

France entière ne s'embrase, on n'arrivera à rien.

Quant aux partis au pouvoir, eux aussi s'interrogent. Pourront-ils très vite, comme ils le souhaitent, se remettre au

travail? On l'espère pour eux. Car le «changement» n'attend pas. «Réformes», privatisations, on ne peut pas se permettre de laisser passer le train. Les statistiques des arrêts maladie (+ 8 % en France en 2017) continueront donc, très probablement, à grimper, en même temps que celles des cancers, des suicides et des dépressions. Les étudiants dans les Universités continueront à perdre 25 % de leur temps en démarches administratives. On ne dira rien, en revanche, discrétion oblige, des super-salaires de la nomenklatura. Quel beau concert.

NOTES

1. « Ce qui rapproche un zadiste de Trump », *Le Temps*, 21-22 avril 2018, p. 2.
2. France Info.

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

## Le journalisme occidental en tenue de combat

**L**ES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN SONT-ILS CONTRÔLÉS PAR UN POLITBURO INVISIBLE? LES CAMPAGNES DE DIABOLISATION DE LA RUSSIE SE SUCCÈDENT À UNE TELLE CADENCE QU'ON PEINE À LES ANALYSER UNE PAR UNE. DU COUP, LES FICELLES ET LES PARTIS PRIS S'AFFICHENT DE MANIÈRE DE PLUS EN PLUS GROSSIÈRE.

Cela se passait aux nouvelles de la BBC le 16 avril. Questionné par la présentatrice, l'ancien chef de la Marine de Sa Majesté et du renseignement militaire mettait en question le bien-fondé de l'attaque américano-franco-britannique contre la Syrie suite au gazage suspect de Douma. Ses doutes reposaient aussi bien sur des questions stratégiques et logiques («à qui profite le crime?») que sur la fiabilité des sources:

«Les récits de là-bas nous sont parvenus par les Casques blancs qui, il faut bien le dire, ne sont pas neutres...»

Le scepticisme de Lord West, un membre éminent de l'*establishment*, surpassait de toute évidence la dose admise sur la chaîne officielle. L'intervieweuse se mit donc en devoir de le recadrer, en précisant que

«Étant donné que nous sommes en guerre de l'information avec la Russie sur tant de fronts, pensez-vous qu'il soit avisé de dire de telles choses en public vu votre position et votre profil? Ne risquez-vous pas de brouiller le message?». (Souligné par SD)

En d'autres termes: désormais,

avant d'affirmer que 2 et 2 font 4, demandez-vous si cela ne va pas servir l'ennemi!

La Grande-Bretagne est à la pointe de la guerre de propagande entamée contre la Russie. Mais on retrouve la même rhétorique utilitaire contre les «complices objectifs de l'adversaire» dans tout le monde occidental et jusqu'en Suisse.

Le Conseil fédéral a eu le sang-froid de ne pas suivre l'hystérie anglo-européenne dans l'affaire plus que douteuse de l'empoisonnement de Salisbury. Dans l'incident syrien qui s'est opportunément enchaîné pour masquer les cafouillages britanniques, la Suisse officielle a également adopté une attitude de prudence.

Il est d'autant plus étrange de voir les médias d'État suisses contribuer à la fabrication de l'ennemi initiée par les Anglo-Saxons.

Le même 16 avril, le géopolitologue français Frédéric Pichon était invité à commenter les événements de Syrie à l'émission Forum de la Radio Suisse Romande. Comme il se montrait lui aussi réservé quant aux motifs de l'attaque et dénonçait le «mauvais message» émis par la

coalition occidentale, le journaliste l'a repris en ces termes:

«en remettant en cause les intentions de l'Occident, est-ce qu'on ne fait pas plutôt le jeu de Damas?»

On n'en est pas à dire, comme à la BBC, que les doutes sont inopportuns, mais c'est au bout de la langue. Encore une fois: n'importe si ce que vous dites est fondé ou non, crédible ou invraisemblable. La seule question est: cela peut-il servir la propagande de l'ennemi? Cela correspond à la définition originelle du concept, forgé sous le totalitarisme bolchevik, du «politiquement correct». Tout y est subordonné à la raison politique, y compris les faits bruts.

*«Camarade, ton affirmation est factuellement erronée. — Certes, camarade, mais elle est politiquement correcte!»*

Ni l'amiral West ni le chercheur Pichon ne peuvent être suspectés un seul instant de connivence avec la Syrie ou avec son alliée, la Russie. Tout ce dont on peut les accuser, c'est de compétence, de connaissance et d'indépendance d'esprit[1].

Que la BBC et les autres médias de grand chemin britanniques relaient la propagande de leur gouvernement,

cela est compréhensible — encore que cela leur ôte leurs dernières prétentions à l'impartialité et au sérieux. Ils se sont du reste ridiculisés, la même semaine, en relayant une grossière *fake news* gouvernementale soutenant qu'on avait identifié sur Twitter deux «bots» (comptes robotisés) de propagande russes — lesquels se sont avérés des personnes en chair et en os, ni robots ni russes, et pas contentes du tout!

Mais quand les journalistes d'un pays en principe non impliqué adoptent la même logique de combat, on voit nettement se former un bloc «Occident-contre-le-reste-du-

monde» où l'appareil médiatique ne sert plus à informer, mais à consolider l'homogénéité idéologique de l'ensemble. Il en est même le principal pilier.

~~~~~  
NOTE

1. Soit dit en passant, l'amiral a également rappelé les pressions qu'il avait subies pour affirmer que «notre campagne de bombardement en Bosnie avait obtenu des effets qu'elle n'avait pas obtenus.» Cette ingénierie occidentale avait contribué de manière essentielle à l'installation des premières plates-formes djihadistes en Europe.



TURBULENCES

UK | Alfie Evans, prophète de notre futur?

Atteint d'une maladie neurodégénérative et devenu dépendant de l'appareillage médical pour survivre, le garçonnet de 23 mois a été débranché lundi sur décision des juges et des médecins, mais contre l'avis de sa famille. Il est mort le samedi 28 avril. Ses parents, chrétiens, ont fait valoir notamment que l'enfant avait pu commencer à respirer seul après l'arrêt de son assistance. La technocratie juridico-médicale, elle, a joué les ventriloques avec l'«intérêt de l'enfant».

La froideur inflexible avec laquelle la justice britannique a décidé la mise à mort de ce nourrisson a soulevé l'indignation dans le monde, en particulier en Italie, où l'on espérait pouvoir l'envoyer pour un traitement. Le pape François lui-même s'était opposé à son euthanasie. Pour une raison difficile à comprendre, la Haute Cour de Manchester et trois juges de la cour d'appel se sont opposés au transfert de l'enfant sur le continent, même s'il restait peu de chances de le sauver hors d'Angleterre.

La tragédie d'Alfie évoque les tribunaux aliénés de The Wall, le cauchemar rétrofuturiste de Pink Floyd. Elle annonce un avenir où la survie des individus sera suspendue à son coût pour la société, et où, comme dans Le Lotus bleu de Tintin, on vous coupera la tête pour vous sauver.

PS – On rappellera que le même pays



qui a euthanasié l'enfant Alfie pousse des cris d'orfraie sur la mort des enfants en Syrie. La perfide Albion n'est pas à une hypocrisie près...

Mais encore:

BIG BROTHER | Et si on cassait Google?

VIE PRIVÉE | Le guide de la CNIL

SANTÉ | Le cancer aime-t-il la lumière bleue?

USA | «T'as pas la bonne couleur de peau, Madonna!»

HONGRIE | Sorosphæra non grata

LOG.ANTIPRESSE.NET.

LE MONDE À LIVRE OUVERT.



Pain de méninges

DIEU AIME LES FOUS

« Il y a donc tout lieu de croire que Dieu a d'excellentes raisons pour aimer les fous ; ce sont les mêmes sans doute qui rendent suspects aux princes de la terre les gens trop sensés. César, qui méprisait cet ivrogne, d'Antoine, redoutait au contraire Brutus et Cassius. Sénèque déplaisait à Néron et Platon à Denys de Syracuse. Les esprits simples et un tantinet idiots sont honorés de la faveur des grands. C'est ainsi que le Christ montre son aversion pour ces philosophes qui ont foi en leur sagesse et qu'il les condamne. J'en prends encore ici Paul à témoin, lorsqu'il écrit : « Dieu a choisi ce qu'il y a de plus fou aux yeux du monde... » et plus loin : « ... Dieu a voulu que le monde fût sauvé par la Folie. » Assurément c'est qu'il ne pouvait le faire par la sagesse. Ce qu'il met dans la bouche de son prophète ne laisse aucun doute à cet égard : Je perdrai la sagesse des sages et je réprouverai la prudence des prudents. » Le Sauveur ne se félicite-t-il pas en définitive d'avoir caché le mystère du salut aux sages pour ne le révéler qu'aux simples, c'est-à-dire aux fous, car enfin un même mot exprime les deux choses. C'est de la même idée qu'il faut faire procéder l'indignation qu'il déploie à chaque instant contre les pharisiens, les scribes et les docteurs de la loi, et la douceur qu'il montre au contraire au peuple ignorant : « Malheur à vous, scribes et pharisiens ! » — n'est-ce pas comme s'ils avaient dit : Malheur aux sages ! Les petits enfants, les femmes, les pêcheurs, voilà ceux qu'il accueillait avec amour !

Les animaux qui lui plaisent le mieux sont ceux qui s'éloignent le plus du naturel astucieux du renard. Il prit un âne pour monture, lui qui pouvait sans danger se confier aux lions féroces. Le Saint-Esprit ne descendit point sous la forme d'un aigle ou d'un épervier, mais bien sous celle d'une colombe. À chaque page des livres saints, il est question de la biche, du faon ou de l'agneau. N'oubliez pas que Jésus appelle ses élus ses brebis, et que de tous les animaux c'est sans contredit l'espèce la plus sotte. Caractère de brebis, dit Aristote, à cause de la stupidité inhérente à ces animaux, est devenu une injure grave. Tel est pourtant le troupeau dont Jésus se déclare le pasteur. À lui-même le nom d'agneau lui plaît plus que tout autre. « Voici l'agneau de Dieu, disait Jean en l'annonçant au peuple, et le mot se répète souvent dans l'Apocalypse. — Tout cela signifie que les hommes sont fous, sans en excepter les plus saints, et que Jésus lui-même a droit à ce nom, puisque la sagesse de Dieu était en lui, et qu'en se faisant homme il endossa la folie inhérente à notre nature, comme il s'est chargé du péché pour y porter remède. Ce remède, ou le trouve-t-il ? Dans la folie de la croix ; dans les apôtres, gens épais et simples, à qui il recommande avec soin de fuir la sagesse et de rechercher la folie, lorsqu'il leur donne en exemple les enfants, les lis, le sénevé, les petits oiseaux, toutes espèces d'êtres qui végètent sans âme, au gré de la nature, privées de prévoyance, d'intelligence, de soucis...»

— Erasme, *Eloge de la folie*.